

Et puis l'an mille cinquante-quatre du calendrier musulman¹ est arrivé... C'est cette année-là, après que le vent du siècle m'a bousculé et que la mort m'a envahi, que j'ai décidé de narrer la chronique de Fatima, depuis le jour où je l'ai rencontrée jusqu'au moment où j'ai enfin fait corps avec mon rêve – union qui devait donner naissance à deux jumeaux : l'espoir et la tragédie.

L'histoire avait commencé sept ans plus tôt. À cette époque, j'accomplissais de menus travaux pour sa famille, et celle-ci me rétribuait, selon sa générosité, en maïs, pain ou sucreries.

Lorsqu'on m'avait proposé d'aller chez eux la première fois, j'étais réticent. Je préférais passer le plus clair de mon temps avec mon nouvel ami, que j'avais recueilli tout petit dans l'une des impasses de la ville, à l'insu de sa mère. Après lui avoir taillé le bout des oreilles avec une lame, je l'avais appelé « Allous ».

Je n'ai pu l'emmener avec moi que la troisième fois. Ce jour-là, mon père m'a ordonné de porter du petit bois chez le « mufti », comme on l'appelait dans le village de Rayda. Puisant dans la provision que j'avais rapportée plus tôt de la montagne, ma mère a rassemblé plusieurs fagots et les a liés avec une branchette arrachée à un

1. Correspondant à l'année 1644 du calendrier grégorien. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

arbre, avant de poser le tout sur ma tête. J'ai tiré à ma suite mon ami le chien, qui traînait des pattes aussitôt qu'il voyait une scène étrange. En sa compagnie, je sentais moins le poids de mon chargement que les deux fois précédentes.

Amat al-Raouf ne m'a prêté aucune attention, pas plus qu'à mon ami resté à m'attendre devant la maison. C'était d'habitude sa sœur Fatima qui ouvrait la porte aussitôt qu'elle m'entendait appeler: «Ohé, gens de cette maison!» Elle m'emmenait ensuite sur une terrasse du troisième étage, où on cuisinait et pétrissait le pain. C'est là que je déposais mon chargement.

Quand, après avoir surmonté les douleurs au sommet de mon crâne et les picotements provoqués par les brindilles, je finissais par ouvrir doucement les yeux, je voyais son sourire inonder les lieux. Elle ne se pressait pas pour me remettre ce que son père, sa mère, ou encore elle-même, m'avaient alloué comme rétribution de mon travail. Elle me flattait: «C'est ça les vrais hommes ou rien...», et me gratifiait de prières: «Dieu te bénisse... Que Dieu te donne la force et le pouvoir... Dieu te garde... Dieu te garde...»

Ce qui me rendait le plus heureux, c'était de l'entendre me dire: «Que Dieu te garde ta jeunesse et te procure la joie», ces paroles me faisaient savourer le bonheur d'être entré dans la force de l'âge, même si les jeunes de mon entourage ne cessaient de me répéter que je n'étais qu'un gamin comparé à elle. D'après ma mère, elle devait avoir dans les dix-sept ans – soit cinq ans de plus que moi.

Très souvent, après m'avoir servi du thé, elle restait à me fixer attentivement, sans que je sache ce qui me valait une telle curiosité puisqu'elle ne pipait mot. D'autres fois,

elle prenait ma tête dans ses mains et l'attirait contre elle, ou bien se penchait vers moi, de sorte que sa poitrine venait au contact de mon visage, tandis qu'elle chuchotait: «Allons, qu'est-ce que tu as? murmurait-elle... Qu'est-ce que tu as, dis-moi?»

Un matin, elle me surprit en m'annonçant qu'à compter du lendemain, elle m'apprendrait la lecture et l'écriture. En conséquence, je devais me préparer à passer toutes mes matinées avec elle.

« Eh bien, mon beau Juif, on ne t'apprend donc rien, chez toi? »

Ces mots, qu'elle avait prononcés dans un mélange d'ironie et de tendresse que je ne m'expliquais guère, m'ont perturbé. Non seulement elle me rangeait parmi ses possessions – j'étais « son » Juif –, mais en plus elle m'appréciait, suffisamment pour me trouver « beau »... J'ai haussé les épaules, dérouté par sa question – la lecture, je ne savais même pas ce que c'était, pas plus que l'écriture.

À la maison, quand j'ai interrogé mon père à ce sujet, il m'a expliqué que les paroles et les invocations qu'il récitait lors de ses prières étaient inscrites dans des recueils anciens, les savants les avaient transcrites sur des planches, des supports de cuir ou de papier afin que les lettrés y aient accès. Il m'a avoué que lui-même ne savait ni lire ni écrire, simplement, il avait mémorisé ces chants et ces incantations en assistant à la prière, psalmodiés par des récitants qui ne faisaient que les répéter après les avoir eux-mêmes entendus d'autres bouches.

Il a eu l'air surpris quand je lui ai fait part de mon projet d'apprendre à lire et à écrire chez la fille du mufti.

Il m'a observé longuement, mais s'est abstenu de tout commentaire. Quelques instants plus tard, je l'ai entendu qui se parlait à lui-même et marmonnait des paroles incompréhensibles.

Cette nuit-là, il m'a réveillé: «Écoute-moi bien. C'est quoi, cette histoire d'aller apprendre à lire et à écrire chez eux? Tu es sérieux? Bon, quoi qu'il en soit, prends garde de ne pas apprendre leur religion et leur Coran... Ce sont des Musulmans, mon fils, et nous, nous sommes des Juifs... tu m'as compris?»

J'ai acquiescé d'un hochement de tête, mais ça ne l'a pas empêché de me réitérer sa mise en garde le lendemain matin, tandis qu'il me donnait un sac en peau d'agneau retournée où il avait glissé une ardoise polie pour écrire, un flacon de porcelaine rempli d'un liquide brun vif, ainsi qu'un bâton qui ressemblait à un gros cure-dent blanc, précisant que c'était pour écrire. Pour effacer, il m'a donné un chiffon de soie rembourré de coton, on aurait dit un petit oreiller; il fallait le mouiller d'un peu d'eau pour l'utiliser.

Quand Fatima m'a accueilli, la joie se lisait sur son visage. Elle m'a fait entrer dans une salle de leur maison, une pièce tout en longueur qu'on appelait le *diwan*. Là, nous nous sommes installés face à face, et elle a commencé à écrire au tableau: «*sîn... alif... lâm... mîm... Salem*». J'ai aimé mon nom tel qu'elle l'articulait de ses lèvres, comme si grâce à elle, je découvrais pour la première fois que j'avais un prénom et une place dans l'existence. Elle a pris ma main et l'a guidée pour m'apprendre à tracer les lettres, puis à les prononcer à haute voix.

Quand j'eus fini l'exercice qu'elle m'avait demandé, elle a dit: «Joli, très joli... comme tu es intelligent!» Puis

elle a ajouté avec un sourire: «À partir de maintenant, tu auras le choix pour écrire ton nom: “Salem le Juif”, ou “Salem le Beau”, ou bien mieux, “le beau Juif”, qu’en dis-tu?» Intimidé, je ne savais que répondre, aussi me suis-je contenté de baisser la tête pour éviter de croiser son regard. «Dans ce cas, va pour “le beau Juif”, a-t-elle renchéri, je sais que tu aimes que je t’appelle comme ça.» Là-dessus, elle m’a appris à former les lettres composant mon nom et mon nouveau titre, qu’elle se plaisait à scander avec des accents chantants.

De ce jour-là, je me suis rendu chez elle tous les matins pour ma leçon. Pour commencer, elle m’a appris l’alphabet, toutes les lettres arabes depuis l’*alif* jusqu’au *yâ*; ensuite elle m’a expliqué comment relier différentes lettres entre elles pour former un mot: «Père, mère, libre, amour, passion...»

Quand j’ai commencé à pouvoir lire et écrire tant bien que mal, d’abord des mots, puis des phrases entières, elle m’a apporté un livre calligraphié dans des encres de différentes couleurs, et m’a demandé de lire. J’ai admiré l’ornementation des mots, les lettres attachées et surmontées de tant de signes et de points que j’avais des difficultés à les déchiffrer. Cependant, il m’a suffi de les entendre prononcés par Fatima pour réussir à les mémoriser.

À vrai dire, ce que j’ai retenu, c’est sa voix, bien davantage que ces mots que je n’arrivais pas du tout à réconcilier avec leur prononciation. C’était sa manière de les interpréter d’une voix mélodieuse qui m’a attiré et fasciné. J’ai commencé à psalmodier les paroles à sa manière, que ce soit devant elle, ou bien sur le chemin du retour, ou encore à la maison :

*Par le Soleil et sa clarté!
Par la lune quand elle le suit!
Par le jour quand il éclaire la terre!
Par la nuit quand elle l'enveloppe!
Par le ciel! – Comme il l'a bien construit! –
Par la terre! – Comme il l'a bien étendue! –
Par une âme! – Comme il l'a bien modelée!*

Je me suis gorgé d'autres mots encore:

*Par la clarté du jour!
Par la nuit, quand elle s'étend!
Ton Seigneur ne t'a ni abandonné, ni haï!
Oui, la vie future est meilleure pour toi que celle-ci.
Ton Seigneur t'accordera bientôt Ses dons et tu seras satisfait.
Ne t'a-t-Il pas trouvé orphelin et Il t'a procuré un refuge.
Il t'a trouvé errant et Il t'a guidé.
Il t'a trouvé pauvre et Il t'a enrichi.
Quant à l'orphelin, ne le brime pas.
Quant au mendiant, ne le repousse pas.
Quant aux bienfaits de ton Seigneur, raconte-les.*

Lorsque le son de ma voix scandant ces mots-là est parvenu jusqu'à lui, mon père a failli devenir fou. Il n'arrêtait pas de se lever puis de se rasseoir, puis d'aller et venir en criant: «Malédiction... Malédiction!» Ma mère, tout en lui demandant la raison de ses cris, a tenté de le calmer: «Le petit ne fait rien de mal! Il se contente de réciter des poésies arabes, pleines de belles paroles sur le soleil, la lune, et la bénédiction accordée par l'Éternel aux orphelins.» Son sang n'a fait qu'un tour: «Mais qu'est-ce que tu racontes, pauvre femme?

C'est du Coran¹, le texte sacré de l'islam ! Ils vont pervertir le gamin, ils vont pervertir le fils du Juif... Le fils du Juif, ils vont le pervertir, tu m'entends?! Malédiction... Malédiction ! »

Notre voisin Assaad n'a pas tardé à entendre le vacarme ; aussitôt il s'est écrié, depuis le toit de sa maison : « Eh bien, Naccache, qu'est-ce qui t'arrive ? » Quelques instants plus tard, il poussait la porte de chez nous pour réclamer plus d'explications. Après sa visite, il n'y a plus eu personne dans notre quartier pour ignorer ce qu'il venait d'apprendre.

Les agissements de Fatima semblaient avoir allumé un véritable incendie. Et pourtant elle n'avait rien fait, si ce n'est m'apprendre à lire et à écrire.

1. En effet, les deux poésies de la page précédente sont deux sourates du Coran : Le Soleil, XCI, 1-7, et La Clarté du jour, XCIII, citée ici dans son intégralité. *Sauf mention contraire, les citations du Coran sont extraites de la traduction de Denise Masson, parue dans la Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard.*